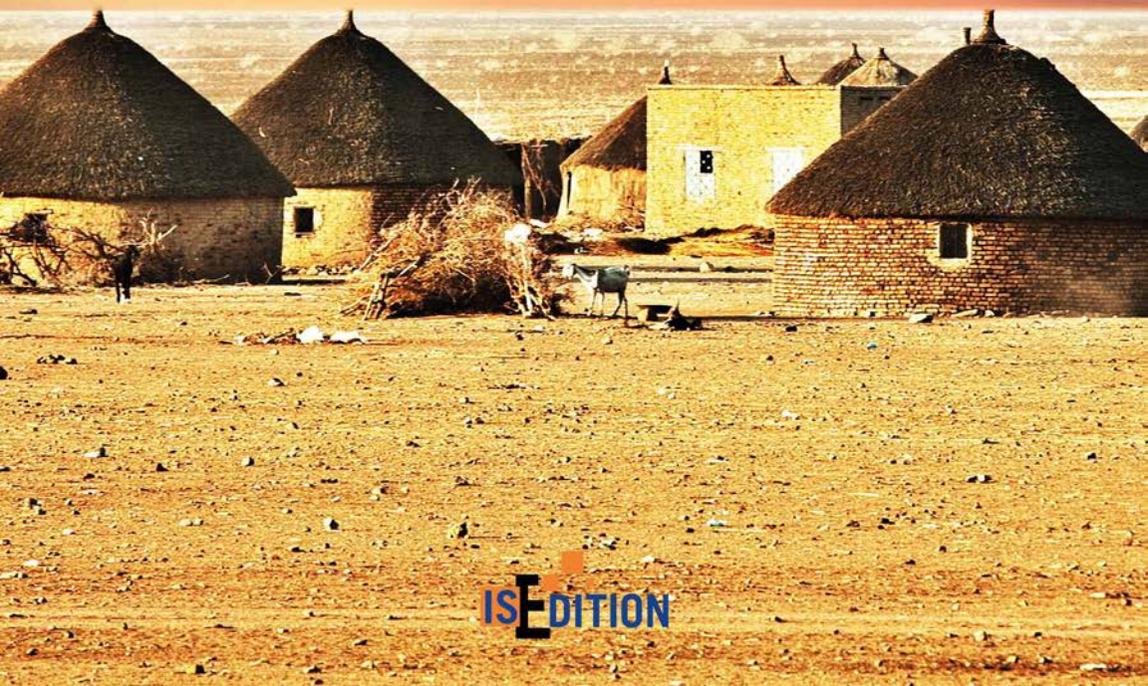


RABIOU TARO

ILS BRÛLERONT DES HOMMES



ISEDITION

© 2016 – IS Edition
Marseille Innovation. 37 rue Guibal
13003 MARSEILLE
www.is-edition.com

ISBN (Livre) : 978-2-36845-096-3
ISBN (Ebooks) : 978-2-36845-097-0

Responsable du Comité de lecture : Pascale Averty
Directrice d'ouvrage : Marina Di Pauli
Illustrations de couverture : © Shutterstock

Collection « Faits de société »
Directeur : Harald Bénoliel

Retrouvez toutes nos actualités sur les réseaux sociaux :

Facebook.com/isedition
Twitter.com/is_edition
Google.com/+is-edition

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur, de ses ayants-droits, ou de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes de l'article L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

RABIOU TARO

**ILS BRÛLERONT
DES HOMMES**

ISEDITION

RÉSUMÉ

À Koura, petite ville reculée du Niger, la soudaine arrivée d'un riche et grandiloquent religieux islamiste va bouleverser le quotidien paisible des habitants.

Officiellement, le Cheick Youssouf Souleymane est un homme de foi, animé du seul désir de servir les fidèles. Mais Halima, une jeune fille passionnée de livres, est persuadée qu'il cache quelque chose. Elle voit dans l'attitude de cet homme les signes annonciateurs d'un terrible évènement, mais ignore lequel.

Aidée d'une poignée de personnes, elle décide de mettre à nu les véritables desseins de Youssouf Souleymane, dont le discours radical séduit de plus en plus de jeunes...

Alliant réalité et fiction, « Ils brûleront des Hommes » est un voyage dans les interstices d'un vaste territoire exposé aux menaces de l'extrémisme islamiste. Il nous propose d'aller à la rencontre d'une jeunesse oubliée, affectée par la pauvreté, qui tente tant bien que mal de garder espoir dans un monde qui ne semble plus en mesure de lui en offrir. Ce livre est également un plaidoyer pour l'école, ultime rempart contre l'obscurantisme, mais hélas, bien trop souvent reléguée au second plan.

À mon père, mon roi, une étoile qui brille dans le ciel de mes nuits.

À ma mère, ma béquille, ma boussole dans le désert de la vie.

À mes princes, Émilien et Amaury. Vous êtes d'une lignée de Justes. Je vous commande de faire de la justice votre combat.

Aux militaires, mes frères de lutte, les martyrs du peuple. On vous tue mais on ne vous déshonore pas.

PREMIÈRE PARTIE

Des peurs et des rêves

*« La terre nous en apprend plus sur nous que tous les livres.
Parce qu'elle nous résiste. L'homme se découvre quand il se
mesure avec l'obstacle. Mais pour l'atteindre, il lui faut un
outil. »*

Antoine de Saint-Exupéry, « Terre des hommes »

Mardi 24 décembre, veille de Noël

Comme chaque année en cette heureuse circonstance, la petite ville de Yaba, nichée sur les rives de la Bénoué, se prépare pour la grand-messe en l'honneur de l'Enfant Jésus. La ferveur religieuse est palpable. Devant l'église – vieux bâtiment aux murs décrépis –, c'est la cohue. Mais bien que tumultueuse, l'ambiance est joyeuse, les accolades chaleureuses. Le sourire est sur toutes les lèvres.

Les discussions vont bon train ; la tonalité est forte, caractéristique des ethnies de cette région du centre du Nigeria. Hommes, femmes et enfants se disputent l'étroite entrée du lieu de culte, puis s'assoient sur les chaises soigneusement agencées. Pour l'occasion, ils ont revêtu leurs plus belles tenues. Même la décoration d'intérieur, en général sobre, a repris des couleurs. Des guirlandes ornent les tapisseries artisanales aux motifs variés et délimitent la place aménagée pour l'orchestre qui, dans quelques minutes, accompagnera les chants liturgiques. Certains fidèles viennent de très loin. Ils ont quitté, en famille, les villages environnants à dos d'âne ou sur des charrettes tractées par des vaches. Ils sont venus demander la grâce divine et, par là même, jouir des bons offices de la communauté.

Dans le fond de l'église, les cuisinières – grosses femmes aux bras charnus – s'affairent. Elles apportent de la nourriture et des boissons qui seront servies après les prières. Le menu est varié. L'odeur de grillade et d'igname pilée chatouille les narines, senteurs épicées qui présagent un long moment de régal. Des hommes aux muscles saillants font la navette, portant des caisses de bière et de jus de fruits faits maison sous l'œil égayé de l'assistance. Se faufilant entre les rangées de chaises, des enfants en bas âge courent et bousculent les adultes, soulevant çà et là de brèves protestations.

Dans ce brouhaha ininterrompu, une femme a trouvé assez d'énergie pour se lancer dans une profonde adjuration. Les yeux fermés et les

lèvres tremblantes, elle semble avoir quitté le monde sensible. Assis à côté d'elle, un petit garçon prend peur et part en courant rejoindre sa mère.

Plus loin, sur l'estrade, quelques notes de guitare et des petites tapes sur un micro annoncent l'imminence du début de la célébration. Le prêtre fait son entrée. Sa longue soutane blanche à rayures rouges souligne l'éclat de la grosse croix argentée accrochée à son cou. Il est suivi par deux autres hommes habillés quasiment à l'identique et arborant des croix plus modestes. Peu à peu, le bruit disparaît et les déplacements cessent. Les parents usent de leur autorité pour stopper les gambades de leur marmaille. La vieille pendule accrochée au mur affiche vingt heures. Quelques minutes d'attente et la messe commence.

Comme une caresse, la voix douce du prêtre passe dans les allées et apaise les souffrances de chaque âme tourmentée par la misère et les vicissitudes du monde. C'est un homme qu'on prend plaisir à écouter. Il clame la grandeur de Dieu et rappelle ses bienfaits. Il parle du bien, du mal, de la pauvreté, des guerres, des maladies. La religion sait tout et peut tout. Il affirme que la foi est un rempart inviolable et assure à tous une place au paradis.

« Jésus, notre Seigneur, est mort pour nous. Il a enduré la pire de toutes les souffrances. Il a supporté les supplices de la crucifixion pour l'humanité. Ce serait une trahison de l'oublier, de ne pas vivre selon son exemple.

Frères et sœurs, les difficultés auxquelles vous faites face sont bien réelles. Mais c'est ainsi que Dieu éprouve nos cœurs. Soyez patients et invoquez Ses grâces de toutes vos forces. Si vous acceptez les épreuves d'ici-bas, que vous restez droits et justes, alors Il vous accueillera dans son paradis éternel.

Que le Seigneur soit avec nous ! »

« Amen ! », renchérit en chœur l'assemblée. Puis l'orchestre de l'église se met à jouer. Les sonorités, mélange de guitare électrique, de flûte et de tam-tams, s'accordent bien avec le folklore. Timidement, les fidèles se mettent à danser. Ils chantent dans l'une des nombreuses langues du terroir, adressant de ferventes louanges au Seigneur. Les plus petits

prennent goût au spectacle et tentent d'imiter leurs parents. Leurs voix fluettes se perdent dans l'ensemble. La femme qui avait commencé sa prière avant tout le monde entre en transe. Elle tombe et se roule par terre. Son épaule a heurté une chaise, mais elle n'a rien senti. Un homme se penche et tente de la relever. Rien n'y fait, elle est en contact avec la transcendance. Il faudrait une force surhumaine pour l'y soustraire. L'homme abandonne et se replonge dans ses méditations. Sur l'estrade, le prêtre a les yeux fermés. Il se balance nonchalamment.

C'est à ce moment-là que la serrure sommaire cède brutalement et que la porte de l'église s'ouvre dans un énorme fracas. Des hommes encagoulés font irruption dans la salle. Ils se mettent en arc de cercle et bloquent l'issue. Ils sont armés jusqu'aux dents. Les fidèles se retournent. Ils n'ont pas le temps de réaliser ce qui leur arrive.

« Au nom d'Allah, nous allons tous vous tuer ! », déclare l'un des hommes en levant son fusil.

L'orchestre s'est arrêté. Sur les visages figés par la peur perlent de grosses gouttes de sueur. Les femmes se rapprochent de leurs maris. Les enfants lèvent les yeux vers les adultes d'un air interrogateur. Ils ont compris que quelque chose d'anormal venait troubler la fête. L'un d'entre eux se met à hurler, imité quasiment dans la seconde par tous les autres. La fête est finie.

Un an plus tôt, région de Diffa, Niger Ville de Koura – Halima

« Halima ! Il est l'heure de se lever ! »

La voix de la tante Safia était douce comme la brise du matin. Halima eut l'impression de l'entendre dans un rêve. Elle se retourna plusieurs fois dans son lit avant d'ouvrir les yeux. Il faisait jour. La petite chambre qu'elle partageait avec sa tante commençait déjà à s'emplier des premières chaleurs et des voix des hommes du village. Elle n'avait que très peu dormi ; toute la nuit, une déferlante d'images avait mis son cerveau à rude épreuve.

- Est-ce que mon père est là ?
- Non, il est allé au dispensaire pour y recevoir des soins.

Halima referma les paupières pour profiter encore quelques secondes de son sommeil qui était si profond. Mais le visage d'un homme s'afficha brutalement dans son esprit et la fit frémir : Youssouf Souleymane, la principale cause de son insomnie. Elle sortit de son lit. Tout près d'elle, Safia fouillait dans une malle, un genou à terre.

- Que cherches-tu ?
- Rien. Je ne sais plus ce que contient cette malle, mais il serait temps de la vider. Elle m'encombre.
- Je te souhaite beaucoup de courage, dit Halima en se frottant les yeux.

Safia avait constamment quelque chose à faire. Quand elle ne lavait pas le linge, elle s'occupait des repas, de la vaisselle ou allait ramasser du bois mort. Elle semblait ignorer la signification du mot « repos ». Grande femme aux épaules carrées et aux cheveux très courts, elle faisait penser à une ancienne lutteuse. C'était la petite sœur de Mayna, le père de Halima.

Bien des années auparavant, Mayna avait perdu la femme avec laquelle il avait eu deux enfants. Cette mort plongea la petite famille dans une grande tristesse et laissa en lui une empreinte indélébile. De longs mois durant, il s'alimenta mal et cessa toute activité. Il n'allait plus au champ, ne rendait plus visite à sa famille ni à ses amis. Il délaissa même ses enfants, qui étaient encore très jeunes et très dépendants de leur mère. C'était comme si sa femme avait emporté dans sa tombe sa joie de vivre, lui qui était connu pour son dynamisme et son bagout. Il était devenu terne et taciturne, en proie à des sautes d'humeur qui éloignèrent de lui jusqu'aux proches qui tentaient de lui apporter de l'aide et du réconfort. Il finit par n'être plus que l'ombre de lui-même, malade, asocial, fantomatique.

Sensible au désarroi de son frère et très préoccupée par la situation des enfants, Safia décida alors de venir s'installer dans la maison. Depuis, elle était devenue comme une mère pour Halima et son frère, Nassim. Grâce à son précieux soutien, Mayna avait pu se réconcilier avec la vie, mais certaines séquelles de sa longue période de dépression persistaient encore aujourd'hui.

Traînant le pas, Halima ouvrit la porte. Un souffle de vent lui balaya le visage et l'arracha de sa torpeur. Elle prit un seau en métal qu'elle alla remplir à un grand bac à eau qui se trouvait à l'arrière de la maison. L'image de Youssouf Souleymane la suivait toujours.

Elle se doucha, s'habilla, puis se dirigea vers la chambre de Nassim, qui dormait à poings fermés. En entrant dans la pièce, une odeur de fauve mouillé la saisit à la gorge. Précipitamment, elle alla ouvrir la petite fenêtre en tôle ondulée pour faire passer de l'air et de la lumière. Puis, elle cria plusieurs fois le nom de son frère. Voyant qu'il ne l'entendait pas, elle haussa la voix. Mais Nassim restait immobile et ronflait toujours comme un moteur. Elle se mit alors à le secouer par à-coups. Elle dut répéter le geste plusieurs fois avant que ne jaillisse sa première phrase.

- Qu'est-ce que tu veux, Halima ?
- Lève-toi, j'ai quelque chose à te raconter.
- Je t'écoute, dit-il sans lever la tête.

Halima s'assit sur le rebord du lit, comme pour permettre à Nassim de mieux l'entendre.

– Hier soir, il y avait deux prêcheurs de rue au centre-ville, commença-t-elle.

– Je les ai entendus, l'interrompit Nassim. Ils m'ont empêché de dormir avec leur matériel de mauvaise qualité. Et des prêcheurs, on en voit souvent ; il n'y a rien de nouveau à cela.

Halima poursuivit sans vraiment prêter attention à la remarque. Son empressement transparaisait dans ses phrases.

– L'un d'entre eux m'a interpellée d'une façon humiliante. Il m'a fait vraiment peur.

Nassim gloussa. Il venait d'avoir l'occasion de pratiquer l'un de ses sports favoris : embêter sa sœur. Il se retourna et se mit sur le dos. Le contact prolongé avec sa couchette lui avait fait des plis sur le visage, semblables à des rides.

– J'aurais bien voulu voir la tête que tu faisais à ce moment-là.

– Peux-tu être sérieux une minute ?

Il se mit à rire en couvrant une partie de son visage avec son drap sale. Quelque peu vexée, Halima préféra couper court à la discussion. Elle se leva.

– Tu devrais apprendre à écouter les autres, dit-elle. Je m'en vais. J'ai un rendez-vous important avec Samira.

– Ne t'énerve pas, Halima, je te taquinai juste un peu. Reste !

Elle sortit de la pièce, ramassa son sac à dos et quitta la maison. À l'extérieur, la petite ville de Koura était déjà bien éveillée.

Koura, bourgade pittoresque de l'est nigérien, à quelques encablures du lac Tchad ; un environnement poussiéreux, où se côtoient hommes et bêtes. Les fourrages y sont rares, tout comme le sont les pluies certaines saisons. À longueur de journée, moutons, vaches et chèvres arpentent les rues et se nourrissent de sachets plastiques ou de feuilles de papier portés par le vent. Ici, il n'y a aucun signe d'opulence. On rencontre, pêle-mêle, un chien errant amaigri par la rareté de la nourriture, un policier – tout aussi décharné – lassé par l'inactivité ou encore une

voiture dont le moteur pétaradant fait fuir poules et pigeons. Les maisons affichent, sur leurs façades à la coloration ocre, des dessins qui leur confèrent un charme intemporel. C'est dans ces lieux, heureux mélange d'une tradition prononcée et d'une modernité timorée, que vit Halima. Elle y est née et y a grandi.

L'image qu'elle tentait de chasser de son esprit revint une nouvelle fois la hanter. Échappant à son contrôle, ses pensées firent un bref voyage dans le temps et la ramenèrent à la veille.

Tout avait pourtant bien commencé, se dit-elle tout bas alors que le fil des événements se reconstituait...

Le jour s'en allait. Les pieds nus dans le sable tiède, elle marchait sur un terrain dégagé. À l'horizon, le soleil, dans sa descente quotidienne vers sa tanière, couvrait les terres de sa magistrale teinte de braise. Les nuages rabougris semblaient tristes devant ce colosse des cieux qui, en disparaissant, allait les entraîner dans l'oubli. Comme à chaque fois, Halima trouvait la même sensation de quiétude et d'extase dans ces instants où la petite ville de Koura accueillait le crépuscule. Elle marchait sans but précis, rêveuse et insouciant. Elle chantonait et, par moments, bondissait, comme pour s'élancer vers un ailleurs irréel et embrasser une nouvelle vie. Aller se promener était ce qu'elle préférait. C'était l'unique moment où elle trouvait la paix de l'âme – seule avec son imagination débordante.

Elle se tapota la tête, comme si cela allait l'aider à stopper ces pensées qui lui infligeaient un sentiment d'angoisse. « J'en ai marre ! » hurla-t-elle. Elle en voulait à son frère de ne pas lui avoir servi d'exutoire en écoutant ce qu'elle avait à lui raconter.

Jusqu'ici pourtant, l'angoisse était un sentiment inconnu de cette fille si forte et si fière.

À dix-sept ans, Halima avait une beauté qui ne laissait personne indifférent et un caractère bien trempé. Ses longues tuniques multicolores épousaient à la perfection sa peau couleur de miel et laissaient deviner, derrière leurs teintes vives, un corps qui attisait tous les désirs. Ses cils étaient constamment couverts de *colli*, un mascara traditionnel qui rendait son regard perçant et insolemment déroutant.

Plusieurs hommes l'avaient déjà demandée en mariage, sans succès.

Contrairement à l'immense majorité des jeunes filles de son âge, Halima ne rêvait pas d'épousailles. Ni pour préserver l'honneur de sa famille, ni pour réaliser des ambitions personnelles, ni pour répondre à une quelconque règle instituée par les us et coutumes qui, dans cette ville, régentaient la vie sociale. Elle tenait fermement à sa liberté. D'ailleurs, elle trouvait les discussions avec ses amies d'une insipidité inqualifiable, le sujet principal étant quasiment le même, tout le temps : les noces, encore et toujours.

Cette façon de penser faisait évidemment d'elle une incomprise. Certes, elle avait le soutien indéfectible de son père, mais il demeurerait difficile d'assumer une différence aussi marquée dans une ville comme Koura, pavée de tabous et d'interdits en tout genre, où l'expression de la moindre envie pouvait être perçue comme le symptôme d'une décadence individuelle ou sociétale. En effet, des règles tacites instituaient les codes de conduite auxquels il ne fallait pas déroger : les filles ne devaient pas porter de pantalon, elles ne devaient pas faire de longues études ni partir en voyage sans la permission du père ou du mari – et ce, quel que soit leur âge. Les garçons quant à eux devaient se charger de la stricte application de la morale.

À cela, Halima répondait par les sarcasmes et l'ironie. Toutes ces prescriptions, clamait-elle, avaient un fondement strictement religieux, elles n'avaient pas force de loi. Alors elle parlait, s'inscrivait en faux lorsqu'elle en ressentait l'envie. De toute façon, elle ne risquait rien d'autre que des remarques désobligeantes et de cela, elle n'en avait cure.

Pourtant, aujourd'hui, son humeur vindicative s'était affaiblie. Une rencontre avec deux prêcheurs, la veille, avait fait naître en elle une inquiétude lancinante. Son cœur battait à un rythme irrégulier, elle ne parvenait plus à se concentrer. Au fond, elle ressentait le besoin d'en parler avec quelqu'un – parler, mais de quoi précisément ? Nassim lui avait bien signifié que son histoire était une bagatelle, alors il était inutile de persister à vouloir la raconter. Elle regarda sa montre. Une bonne heure la séparait de son rendez-vous avec Samira ; aussi, en attendant de

s'y rendre, elle pensa qu'une promenade lui ferait retrouver un peu de sérénité.

Elle longea le vieux cimetière – qui affichait complet depuis belle lurette – où reposait son grand-père et déboucha sur un grand terrain piqueté de greniers sur pilotis. Plantées là sous un soleil brûlant, des femmes en haillons y fourraient des épis de mil en caquetant. Certaines portaient sur leurs dos des bébés qui criaient en versant toutes les larmes de leurs corps, sans doute torturés par la chaleur torride. Un petit homme qui pédalait fièrement sur un vieux vélo passa par là et salua Halima. Elle le connaissait peut-être, mais ne le reconnut pas. Elle traversa des champs, marcha encore quelques minutes et arriva à une vieille fontaine. Là, elle fit une halte. Elle ouvrit sa gourde et avala de grandes gorgées d'eau. Une plaque en métal, usée par le temps, racontait l'histoire de ce qui fut jadis – plus qu'un distributeur d'eau – tout un symbole de la présence française dans le pays.

« Cette fontaine a été construite sous les ordres de Jules Brévié, lieutenant-gouverneur du territoire militaire du Niger. Monsieur le Gouverneur était présent lors de son inauguration, signe de sa bonté envers... ».

Le reste de l'inscription était couvert par la rouille. Une partie du muret qui entourait la fontaine était cassée. Elle s'assit sur celle qui tenait encore en place et se mit à imaginer l'inauguration de ce monument qui remontait à des lustres. Elle essaya de reconstituer la scène. Le reste de la phrase, pensa-t-elle, pouvait être quelque chose comme « *...signe de sa bonté envers les pauvres populations de la région de Diffa...* ». Puis, après une courte réflexion, elle se dit que le découpage administratif n'avait certainement pas été définitivement établi à cette époque-là. La région de Diffa n'existait donc peut-être pas encore.

Elle se rappela que, dans son manuel d'histoire, elle avait vu une photo de Jules Brévié, qui fut le premier administrateur attitré de ce territoire lorsqu'il était occupé par la France, au début du XX^e siècle. L'image, ancrée dans sa tête, fut faite homme par son imaginaire.

Il est là, en uniforme militaire, couvert de décorations. Sa posture condescendante magnifie son autorité au-delà même des attributions qui sont les siennes. Elle lui confère une aura, l'étoffe d'un chef. Autour de

lui, les indigènes, subjugués par la prestance militaire du nouveau maître, chantent et dansent. La nouvelle fontaine va soulager leur peine ; de l'eau potable sera bientôt à portée de main. En signe de remerciement, ils lui offrent une chèvre. Il accepte le cadeau par politesse. Il n'aurait pas pu la refuser, il est le représentant du modèle républicain et garant de la réussite de la mission civilisatrice de la France. Il est aussi l'ambassadeur des valeurs à portée universelle de la mère patrie. Il accepte les présents donnés avec sincérité, quels qu'ils soient. Même une chèvre.

Halima sourit. Elle se retourna.

Une maison en banco dressée à quelques mètres de là, portes et volets fermés, devint rapidement pour elle un autre objet de rêvasserie. La clôture était faite de pics en bois et de fils barbelés. On l'appelait la « Case de passage ». À l'école, on lui avait appris que c'était la demeure provisoire des autorités militaires de l'époque coloniale. Elles y logeaient lors de leurs fréquentes missions dans cette zone frontalière d'une autre ancienne colonie française – le Tchad – et voisine du Nigeria britannique. Elle imagina de grands militaires moustachus tenant des discussions enflammées sur l'avenir des indigènes et les moyens les plus efficaces de réprimer leurs aspirations à l'autodétermination.

La France, ce pays si lointain et pourtant si présent...

La France. En un instant, ses pensées bondirent vers une autre image, celle du Père Dauguet. Elle ouvrit son sac et en sortit un roman. Son regard parcourut furtivement le titre : « *Réflexion sur Dieu et ses messagers* ». C'était l'unique souvenir qui lui restait de ses longs échanges avec ce missionnaire français qui avait séjourné quelques mois à Koura. Il lui avait offert le livre alors qu'il rentrait en France, au terme de son contrat avec l'Église. Pendant tout le temps qu'il était resté dans cette ville, il avait trouvé en Halima une partenaire de discussion intéressante. Malgré leur différence de religion, ils avaient toujours réussi à valoriser ce qui les unissait plutôt que de mettre en débat ce qui les divisait.

La religion. De nouveau, son esprit erra jusqu'au visage de Youssouf Souleymane, ce visage large, bestial, intimidant. Les images que son cerveau avait générées quelques minutes plus tôt ne purent pas avoir

raison de celles de cet homme. Et cette fois, elles furent accompagnées de certaines de ses paroles :

« Comment comprendre que dans notre pays si beau, musulman d'est en ouest et du nord au sud, certains parents puissent accepter de voir leurs filles aller à l'école plutôt que de se marier et de s'occuper d'une famille ? se demandait-il. Comment comprendre que des filles gonflées d'orgueil puissent lever la voix plus haut que celle des hommes, quand ces derniers tentent de contrôler leurs sorties ou canaliser leurs pulsions ? Eh bien, je vous l'affirme sous le regard du Tout-Puissant : ces filles et les parents qui les protègent connaîtront la colère de Dieu ».

Certes, des prêcheurs, elle en avait toujours vus, partout où elle allait. Mais aucun d'entre eux ne tenait un discours aussi tranché ni aussi accusateur sur les filles et l'école. C'est peut-être pour cela que cet homme la troublait tant. Fatiguée de résister, elle laissa s'exprimer cette partie d'elle-même qui voulait être rappelée à l'incident de la veille.

Elle n'avait pas oublié le moindre détail du cours des événements...

Elle avait vadrouillé longtemps. Lorsqu'elle reprit le chemin du retour, la nuit avait jeté sur les arbres son voile obscur serti de bleu. À la chaleur qui sortait de terre se substituaient des bourrasques de vent sec. Les fidèles quittaient les mosquées, arborant un air de mission accomplie, et regagnaient leur domicile pour partager leur dîner avec femmes et enfants. N'étant que très peu électrifiée, la petite ville de Koura semblait, à la nuit tombée, sortir d'une légende orientale. Grillons, hiboux et autres oiseaux de la nuit se réveillaient en même temps que s'endormaient les hommes. Ils rompaient le silence de leurs cris stridents. Les constructions monotones aux contours irréguliers, emmurées par des barricades en terre battue, abritaient des familles paisibles qui dormaient à la belle étoile.

En passant devant la place Wassal¹, Halima entendit des voix gutturales qui semblaient émaner d'un haut-parleur. Un attroupement était en train de se former. D'ordinaire, c'était à cet endroit-là que se regroupaient les jeunes de Koura pour faire la fête, alors elle imagina qu'un spectacle

1. Se traduit par « jeu » ou « fête » en langue haoussa.

avait été improvisé. Mais lorsqu'elle se mêla au groupe, elle découvrit que ce qui se passait n'avait rien de festif. À la place des pièces de théâtre ou des chorégraphies qu'elle espérait voir, deux prêcheurs de rue s'adressaient au public, micro à la main. L'un était grand, vêtu d'un boubou beige. Sa barbe était broussailleuse et sa tête coiffée d'un kéfié. Tout dans son attitude montrait que c'était lui le chef. Il était assis en tailleur sur une grande natte en paille tressée. Devant lui, plusieurs lampes à combustible éclairaient des livres qu'on avait empilés. Il parlait fort et avec conviction ; chacune de ses phrases était accompagnée de grands mouvements. L'autre, de plus petite taille, ressemblait à une statue. Il ne se mouvait et ne s'exprimait que sur commande. De temps à autre, le barbu arrêta de parler et faisait un geste vif de la main – semblable à ceux que font les maîtres d'école quand ils intimement à un élève l'ordre de se lever : aussitôt, la statue reprenait vie et se mettait à réciter des versets coraniques. De sa voix de soprano, le petit homme psalmodiait jusqu'à ce que son chef lui assène un « merci ! ». Alors, il se figeait de nouveau.

Halima osa une indiscrétion auprès d'un jeune garçon.

– Qu'est-ce qui se passe ici ?

– Nous recevons la visite du Cheick Youssef Souleymane, dit-il fièrement.

– Qui est-ce ?

– C'est un érudit qui vient du Nigeria. Il effectue en ce moment une grande tournée dans la région pour apporter la Bonne Parole.

Au même moment, comme pour compléter la réponse du garçon, le Cheick parla d'une voix beaucoup plus forte.

« Je suis venu vous parler des enseignements de notre Seigneur, expliqua-t-il. Dieu aime ceux qui se privent de leur sommeil et de leurs loisirs pour se rapprocher de Lui. Dieu vous aime, vous tous qui êtes ici ce soir. Sachez qu'à partir d'aujourd'hui, je reviendrai régulièrement parmi vous, jusqu'à ce que les bienheureux, sensibles au message du Tout-Puissant, se démarquent des brebis égarées. »

Après avoir aperçu Halima dans l'assistance, il l'invectiva sans ménagement :

« Mes conférences sont ouvertes, sans aucune restriction, aux hommes et aux femmes, lança-t-il en la pointant du doigt. Mais vous devez avoir une présentation correcte. Regarde autour de toi et tu verras que les autres femmes ont fait un effort pour se rapprocher d'Allah. Rentre chez toi et porte un voile pour te couvrir la tête. »

Halima fut surprise. Elle sentit sur elle des regards inquisiteurs tandis que la voix rauque et ferme continuait de la charger. Elle s'éloigna rapidement et s'installa derrière une petite cabane abandonnée. Le prêcheur reprit très vite son propos. Cette conférence impromptue avait de quoi l'intriguer, alors elle resta cachée et écouta attentivement les deux hommes expliquer aux personnes rassemblées ce que disaient les Saintes Écritures.

* * * * *

Au bout de la rue où elle déambulait, Halima aperçut Samira qui l'attendait devant l'entrée de la concession. Elle pressa le pas et la rejoignit. Elle était à l'heure pour son rendez-vous.

– Comment vas-tu, ma belle ? demanda Samira.

Sa question avait été appuyée d'un rire maladroit, semblable à un hennissement discontinu. Halima hésita un peu.

– Je me porte comme un charme. Et comme d'habitude, j'arrive à l'heure.

Samira perçut un zeste d'incertitude dans cette réponse. Elle la fouilla brièvement du regard et comprit rapidement que quelque chose ne tournait pas rond. Pourtant, elle n'ajouta mot.

Samira était la seule véritable amie de Halima ; les deux jeunes filles s'étaient connues très jeunes et, avec le temps, étaient devenues inséparables. Elles n'avaient pas de secret l'une pour l'autre. Dans le besoin et les épreuves, elles s'épaulaient l'une l'autre ou se prodiguaient des conseils qui, parfois, se révélaient utiles. Samira était aussi la coiffeuse à qui Halima faisait appel en cas de besoin. Ce n'était pas son métier, mais cette fille extravertie maîtrisait mieux que personne l'art des tresses africaines. Elle était douée et créative, capable de métamorphoser

chacune des nombreuses clientes qui lui confiaient leurs têtes lorsqu'elles voulaient se faire belles. Pendant les week-ends ou les vacances scolaires, elle croulait littéralement sous les demandes.

Ses services n'avaient pas de tarification fixe : celles qui savaient l'intéresser payaient moins cher que les autres. Mais pour cela, il leur fallait *avoir de la discussion*, ce qui voulait dire être capable d'endurer de longues heures de bavardage. En effet, Samira était une vraie pie. Ses paroles saccadées ponctuées d'éclats de rire francs ne laissaient que peu de place à l'échange. Parler et rire étaient chez elle plus qu'un moyen de socialisation : c'était un besoin vital.

Comme Halima, elle avait perdu sa mère très jeune. Pendant longtemps, elle avait vécu recluse et quelque peu esseulée sous la houlette de la nouvelle épouse de son père, une femme acariâtre et distante. Ironie du sort, c'est en triturant quotidiennement les cheveux de son unique compagne de l'époque – une vieille poupée – qu'elle avait appris à faire les tresses qui l'avaient rendue si populaire.

Un peu gênées par le non-dit qui flottait dans l'air, les deux jeunes filles restèrent quelques secondes silencieuses, chacune suspendue aux lèvres de l'autre. Tout à coup, le poil raide et la queue droite comme un gourdin, un chat surgit de la concession, pourchassé par on ne sait quelle bête. Il poussa un long miaulement contrarié et les fit sursauter en passant entre leurs jambes. Elles le virent planter ses griffes dans le tronc d'un eucalyptus et y grimper à la verticale. L'espace d'un battement de paupière, il se retrouva tout en haut d'une branche. Halima, qui avait étouffé un cri, leva des yeux hagards vers la cime de l'arbre. Elle recula d'un bond en voyant le félin arc-bouté grimacer et gonfler comme un ballon.

De nouveau, Samira laissa éclater un de ces rires qui semblait lui exploser la gorge. Elle tapa lourdement dans la main de Halima, puis la saisit par le bras et l'attira à l'intérieur de la maison.

– Oublie ce poltron et suis-moi, on va se mettre au travail, dit-elle.

L'apparition soudaine du chat lui avait fait retrouver sa bonne humeur. Halima, elle, se massait la paume de la main à l'aide de son pouce gauche. La tape lui avait infligé une intense douleur.

La cour intérieure était quasiment identique à toutes celles qu'on trouvait à Koura : un vaste espace couvert de sable rouge où quelques poules picoraienent vers de terre et résidus de nourriture. Plus loin, il y avait un petit enclos où broutaient tranquillement quelques chèvres fluettes. La maison – bâtisse modeste et vieillotte – ne laissait passer que très peu de lumière, ce qui lui donnait un air lugubre. Halima plissa les yeux en regardant fixement vers la porte, grande ouverte. Mais en dépit de l'éclat du soleil, on ne pouvait rien voir de ce qu'il y avait entre les murs.

Dans un coin, assis sur une natte, le père de Samira sirotait sa tasse de thé en écoutant chanter les oiseaux. C'était comme cela qu'il passait le temps depuis que la vieillesse s'était emparée de lui. Halima le salua respectueusement, en pliant légèrement les genoux. À demi aveugle, l'homme dut lui demander qui elle était. Lorsqu'elle eut décliné son identité – lui donnant surtout les noms de ses parents –, sa voix retrouva une forme de vitalité.

– Comment va ce bon vieux Mayna ? demanda-t-il, enthousiaste

– Il se porte bien. Il vous transmet un salut fraternel.

– Je devrais lui rendre une petite visite bientôt, dit-il le sourire aux lèvres. Cela fait plusieurs mois que je n'ai pas eu l'occasion de le revoir. Peut-être te l'a-t-il déjà dit, mais c'est un ami d'enfance. À l'époque, nous étions très complices et nous voyagions ensemble. Ah, le poids de l'âge ! Tu lui diras que je trouverai des forces pour venir le voir. Ce sera pour moi une bonne occasion de dégourdir mes jambes fatiguées.

Halima sourit à son tour. Elle savait bien que le vieil homme ne disait cela que pour faire bonne figure et marquer son attachement et son respect pour son père. Il semblait avoir une santé très fragile et ses bras tremblants montraient qu'il ne sortirait pas de chez lui de sitôt.

Elle alla rejoindre Samira. Celle-ci s'était installée sur une chaise et avait étalé une natte à ses pieds. Halima s'y assit. *C'est une longue journée qui va commencer*, lui chuchota son moi intérieur.

Munie d'un petit pic métallique, Samira se mit à défaire ses anciennes tresses. Elle le passait délicatement entre les mèches enchevêtrées,

qu'elle démêlait soigneusement. À force de rester attachés, les cheveux avaient fini par boucler.

Puis, sans surprise, elle ouvrit la discussion.

– Où comptes-tu aller pendant les grandes vacances, cette année ?

– Je ne sais pas encore. Il y a de fortes chances que je reste à Koura.

– Moi, je pense que j'irai au nord, dans le désert. J'ai de la famille qui vit dans une oasis. On m'en a dit tellement de bien que j'aimerais bien voir à quoi cela ressemble en vrai. Imagine un endroit vert en plein désert : ça doit être une expérience inoubliable.

En le disant, ses yeux scintillaient d'excitation, mais Halima ne parut pas transportée par l'idée.

– Et comment vas-tu financer ce voyage ?

– À force de coiffer des filles, j'ai fini par avoir de bonnes économies. Je les rends belles, elles trouvent des prétendants, je suis payée. Chacun y trouve son compte. Il est vrai qu'aucun homme ne veut de moi, mais j'ai de l'argent pour voyager.

Cette fois, son rire sonnait faux, laissant transparaître un peu d'amertume. Halima le comprit et voulut la rassurer.

– Je pense qu'en fin de compte, c'est toi la plus chanceuse. Tu n'as rien à attendre de qui que ce soit. Tu es libre de dépenser ton argent comme tu le veux. Celles qui sont mariées ont besoin de l'accord de leur mari pour aller à la porte voisine. Toi, tu peux faire ce que tu veux, quand tu le veux. Alors profite-en.

– Les choses ne sont pas si simples...

– Si, elles le sont, rétorqua sèchement Halima. C'est toi qui les compliques.

– Moi j'ai besoin d'un homme pour me sentir réellement vivante, réellement femme.

– Et moi, je n'en ai pas besoin.

Samira se tut de nouveau. Puis, en signe de conciliation, elle caressa doucement les cheveux de Halima.

– Qu'est-ce que tu as aujourd'hui ? demanda-t-elle.

– Je n’ai rien. J’aimerais juste que tu arrêtes de constamment lier ton avenir au bon vouloir d’un homme.

– On en a déjà parlé plusieurs fois, tu sais comment je suis. Mais je pense qu’il y a autre chose qui te préoccupe. Tu peux m’en parler, si tu veux.

Halima ne réagit pas à la proposition. Elle ne savait pas comment aborder le sujet sans passer pour une paranoïaque. Elle demeura donc bouche cousue.

Samira avait maintenant totalement défait les cheveux. À l’aide d’une bassine remplie d’eau et d’un petit récipient en plastique, elle se mit à les laver. Elle avait plusieurs tubes de shampooing qu’elle gardait en réserve pour adoucir les crinières de ses clientes. Halima eut droit à une dose particulièrement généreuse. Samira, quant à elle, espérait toujours une réponse. Elle ne vint pas. Lorsqu’elle eut terminé, elle prit une serviette et y enroula la tête de Halima en la frottant délicatement de ses longs doigts.

– On va attendre que ça sèche, puis on entamera les choses sérieuses, promit-elle.

Halima répondit par un « hum » laconique. Remarquant que son amie ne montrait aucune intention de s’épancher sur son humeur du jour, Samira préféra capituler. Elle souleva partiellement la serviette et se pencha pour regarder en dessous. Puis, elle la rabattit et se dégagea pour prendre un pot de beurre de karité, qu’elle exposa au soleil pour le rendre moins compact.

– Je suis toujours éblouie par la beauté de tes cheveux, ma belle, reprit-elle, changeant radicalement de sujet. J’en ai parlé à mon oncle un jour, et il m’a assuré que ta mère en avait de plus longs et de plus beaux encore.

Elle fit un clin d’œil complice. Soudain nostalgique, Halima prit une expression enfantine ; elle retrouva sa voix.

– Oui, c’est vrai, se souvint-elle. C’était une très belle femme. Sa chevelure était volumineuse et s’accordait bien avec sa sveltesse. À son époque, c’était la coqueluche de son village.

– Un peu comme toi aujourd’hui...

Halima ne s’attarda pas sur ce subtil compliment. Elle préféra continuer d’évoquer la beauté de sa mère. De toute façon, on lui disait souvent qu’elle avait une silhouette agréable, mais elle semblait toujours insensible à ces remarques.

– Ma mère était de l’ethnie des *kanuri*. Elle était destinée à épouser un homme de sa tribu, mais c’était une femme rebelle, qui avait d’autres rêves.

– Sur ce point aussi, tu lui ressembles.

– Je ne sais pas si le tempérament se transmet par le sang, mais s’il y a bien une chose que j’aimerais garder de ma mère, c’est sa détermination. Elle ne voulait pas plier devant les injonctions qu’elle trouvait absurdes.

– Mais tu étais trop jeune quand elle est partie. Tu ne peux pas te rappeler tous ces détails !

– C’est mon père qui me l’a raconté. Il a toujours eu une grande admiration pour elle. Ça a commencé lorsqu’elle a quitté son village pour le suivre à Koura. Elle n’avait alors que dix-huit ans et a bravé tous les interdits. Ce qu’elle a fait défiait toute logique. Sa famille ne lui a jamais pardonné ce geste.

Elle avala une gorgée d’eau et poursuivit.

– Je crois que c’est grâce à elle que mon père a eu envie de nous envoyer à l’école. Parfois, je me demande si, à travers moi, il n’essaie pas de retrouver la poigne de cette femme qu’il a tant aimée.

Samira écoutait son amie avec beaucoup d’attention. Elle aimait les histoires d’amour. C’était les seules discussions dans lesquelles elle pouvait s’abandonner et écouter, sans les interrompre, ses interlocuteurs.

Elle aussi était très belle, mais contrairement à Halima, elle avait été élevée dans le culte du couple et de la famille. Pour elle, la notion de féminité avait un sens et le mariage lui donnait sa plénitude. Aussi était-elle obsessionnellement regardante sur son apparence, au point de se sous-estimer totalement, parfois. Elle rêvait du prince charmant. Elle le voulait, l’attendait, l’espérait. Mais n’ayant jamais eu aucun homme pour

la courtiser, elle devenait fataliste malgré son jeune âge. Dans ses moments de doutes absolus, elle cessait de l'idéaliser, se disant qu'après tout, elle accepterait un prince qui ne fût pas charmant.

– Peux-tu m'en dire plus sur ta maman ?

– Sûrement, mais pas aujourd'hui. Il va falloir terminer ces tresses ! lança Halima.

Elle savait que son amie était friande de ces histoires à l'eau de rose. Elle devait donc la presser et se montrer intransigeante si elle voulait repartir avec une nouvelle coiffure. À regret, Samira se remit à lui tripatouiller les cheveux. Rapidement, de belles nattes commencèrent à se dessiner sur son crâne.

Mais à mesure que les minutes s'égrenaient, l'angoisse de Halima grandissait toujours un peu plus. Bientôt, elle ne put plus se retenir de l'exprimer. Alors, elle rompit le silence qui commençait à devenir pesant.

– Il y avait un homme hier soir sur la place Wassa, un certain Cheikh Youssouf Souleymane. J'ai écouté ce qu'il disait et je t'avoue qu'il me fait peur.

Samira soupira mais ne dit rien.

– Je sais ce que tu penses. Probablement la même chose que mon frère : *« Ne te fais pas un sang d'encre pour une chose aussi banale. Les prêcheurs font partie du décor »*.

Elle approuva de la tête. Halima continua.

– Tu as probablement raison de le penser. Mais les mots de cet homme-là avaient quelque chose de pas commun, de violent. Il me fait vraiment peur.

FIN DE L'EXTRAIT

Il vous reste 89% du livre à lire sur la version complète

TABLE DES MATIÈRES DE LA VERSION COMPLÈTE

Résumé.....	4
Dédicace.....	5
Première partie : Des peurs et des rêves.....	6
Mardi 24 décembre, veille de Noël.....	7
Un an plus tôt, région de Diffa, Niger	
Ville de Koura – Halima.....	10
Région Alsace, France	
Ville de Strasbourg – Bastien.....	27
Koura – Yaran Souleymane.....	51
Maiga.....	58
Monsieur le Maire.....	66
Deuxième partie : Les espoirs du bout du monde.....	71
Koura – Ali-Ber.....	72
Niamey – Bastien.....	81
Trois semaines plus tard.....	90

Daisy.....	99
Koura – La valse des idiots.....	105
L'enquête.....	115
L'aveu.....	118
Ils ont brûlé des livres.....	123
Troisième partie : Boko Haram.....	131
Quelque part au Nigeria – Youssouf Souleymane.....	132
Le pénitencier.....	136
Yaba.....	142
La réunion.....	152
Étrange étranger.....	162
Opération Kourandaga.....	173
La confrontation.....	185
Qui sème le vent.....	198
Le grand festival.....	204
Épilogue.....	215
Ce livre vous a plu ?.....	218
À propos de l'auteur.....	219